Ami du Clergé du 3 mars 1932

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs. — Les souffrances de Marie, 113.
Chemin de Croix. — Pour apprendre et demander la patience dans toutes nos croix, 116.
Pour la fête de S. Joseph. — I. Le Patron des charpentiers, 120. — II. Les grandeurs de S. Joseph, 122.
Sujets de circonstance. — La confession, 125.

POUR LA FÊTE DE N.-D. DES SEPT-DOULEURS

LES SOUFFRANCES DE MARIE

Mes frères,

C'est une des vérités les plus répandues dans l'Ecriture. qu'on ne peut arriver à la gloire éternelle que par la voie des souffrances : *Quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei*. (Act., xiv, 21). Et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que le Fils de Dieu lui-même et sa sainte Mère n'ont pas été dispensés de suivre cet ordre invariable de la Providence. Jésus-Christ n'est entré dans son royaume que par les humiliations et le supplice de la croix et Marie ne sera éternellement la plus heureuse des créatures que parce qu'elle fut sur la terre la plus affligée de toutes. C'est pourquoi les Saints, considérant les épreuves de cette vie comme le plus ferme appui de leur espérance, le signe le plus certain de prédestination, bien loin de demander à Dieu un sort plus tranquille, se réjouissaient au milieu des plus grandes tribulations qui leur donnaient une salutaire ressemblance avec Jésus et Marie.

Cette première leçon s'adresse aux chrétiens amollis qui ne veulent rien souffrir et qui prennent soin d'écarter tout ce qui fait de la peine. Mais il en est une autre qu'il ne faut pas séparer de la première : c'est que toutes les souffrances ne sont pas méritoires et qu'il n'y a que celles que l'on supporte en chrétien, c'est-à-dire avec les sentiments de Jésus au Calvaire, qui puissent nous conduire au ciel, en sorte que c'est moins par ses tortures morales au pied de la croix que par la soumission sans bornes et la patience héroïque avec lesquelles elle les a souffertes, que Marie est parvenue à ce comble de gloire dont elle jouit dans le royaume de son divin Fils. La cause de cette gloire, nous la trouverons donc 1° dans l'*immensité des douleurs* de Marie ; — 2° dans le *courage intrépide* et la *parfaite résignation* avec lesquels Marie a souffert, sans jamais opposer la moindre résistance à la volonté de Dieu.

I

L'Eglise nous fait assez entendre que les douleurs de Marie sont incompréhensibles lorsqu'elle les compare avec le prophète à l'immensité de la mer : *Magna est velut mare contritio tua*. Cependant, nous pouvons nous en faire quelque idée au moyen de certaines comparaisons tirées des principales variétés dont se compose le vaste empire de la douleur.

L'homme est accessible à la souffrance par tous les points de son être, et tous les maux qui peuvent l'atteindre pendant son passage sur la terre se rapportent au corps ou à l'âme. En outre, c'est un principe incontestable que les douleurs morales, qui agissent directement sur l'âme, l'emportent de beaucoup par leur intensité et leur énergie sur les douleurs physiques. Or, tout le monde sait que le martyre de la Sainte Vierge fut un martyre intérieur de compassion et que toutes ses peines lui vinrent de son extrême sensibilité et de sa profonde sympathie pour son divin Fils. La sympathie est cette loi de notre nature morale qui unit deux êtres par les liens d'une tendre affection et qui établit entre eux une telle communauté de sentiments que l'un ressent les peines de l'autre avec une vivacité qui surpasse quelquefois les réelles infortunes de celui qui souffre. Les souffrances du cœur peuvent donc s'élever à un incroyable degré de vivacité et elles s'emparent de l'âme avec une violence proportionnée à l'énergie de nos affections pour l'objet dont la privation ou les malheurs sont la cause de nos amertumes. Comment exprimer, par exemple, les cruels tourments de l'amour et les pleurs d'une mère, lorsqu'une séparation soudaine vient lui enlever l'objet de sa tendresse ? Ceux que de pareils coups n'ont point frappés ne savent pas tout ce que les yeux d'une mère peuvent contenir de larmes.

En partant de ces principes, nous pouvons mesurer l'immensité des douleurs de Marie sur la grandeur de son amour pour son divin Fils. Car s'il est vrai que l'amour de la Mère de Dieu surpasse autant celui des autres mères pour leurs enfants que l'amour maternel surpasse en force et en noblesse tous les autres amours de la terre, que dirons-nous donc du martyre de la plus tendre des mères qui voit mourir le plus aimable de tous les fils au milieu des plus affreux tourments, qui le voit souffrir et mourir sans pouvoir lui donner aucun soulagement, enfin qui le voit mourir sans obtenir la grâce de mourir avec lui ?

Car voici trois circonstances auxquelles je vous prie, m. f., d'appliquer un moment votre attention : 1° la Sainte Vierge voulut assister comme témoin à toutes les scènes épouvantables de la Passion ; 2° elle vit son bien-aimé Fils dans le plus grand abandon, réduit à la plus cruelle extrémité sans pouvoir lui prodiguer ses soins maternels ; 3° enfin elle le vit expirer sans avoir la consolation de mourir au pied de la croix.

Les femmes délicates de notre siècle manquent souvent de courage quand il s'agit de voir des êtres chéris souffrir les angoisses du trépas. Elles s'éloignent en pleurant de cette couche funèbre où va s'éteindre une vie si chère et chargent des

mains étrangères de lui rendre les derniers devoirs. La Mère de Jésus, au contraire, trouva dans la générosité de son amour assez de force pour le suivre sur la route du Calvaire et voulut se trouver à côté de lui jusqu'à la fin. Elle assista du moins en esprit par une grâce miraculeuse à l'agonie mortelle de Jésus, à son arrestation, à son interrogatoire, à sa condamnation, à sa flagellation, à son couronnement d'épines, à tous les mauvais traitements qu'il eut à subir jusqu'à son crucifiement, et pendant ces longues heures de la Passion, tous les mouvements de son cœur se confondirent avec ceux de son Fils bien-aimé.

Ce dut être une chose bien terrible pour elle de voir son Fils couvert des insignes dérisoires de la royauté, au milieu d'une multitude immense de figures barbares, de monstres altérés de sang qui faisaient retentir de toutes parts des cris sauvages de blasphème et de réprobation. Ce dut être une chose bien terrible pour elle de parcourir les rues de Jérusalem en marchant sur le sang de son propre Fils, et de suivre Jésus à la trace rouge qu'il laissait derrière lui et que la multitude mêlait avec la boue. Ce dut être un spectacle bien déchirant pour ses yeux de voir son Fils porter sur ses épaules le cruel instrument de son supplice, puis succomber sous ce pesant fardeau, et le soldat frapper de son pied poudreux la chair meurtrie de Jésus, le relever et secouer brutalement le bois de la croix contre sa tête couronnée d'épines, puis arracher ses vêtements collés douloureusement à ses plaies, puis enfoncer les clous dans ses mains et ses pieds déchirés, puis dresser la croix avec un choc violent qui disloqua tous les os de la sainte Victime, puis les bourreaux se partager de leurs mains criminelles des vêtements plus précieux que tous les trésors du monde. Quelles paroles pourraient exprimer le frémissement et l'agonie que lui causa l'excès de la douleur, lorsqu'elle entendit la dernière plainte, le cri de détresse arraché à la nature humaine de son Fils par l'inexprimable plénitude de ses tourments : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » puis lorsqu'elle vit le visage du Crucifié devenir encore plus pâle, sa tête s'incliner et ses yeux se fermer en laissant tomber sur elle un regard plein d'amour. Si le simple récit de cette immolation sanglante nous fait encore frissonner, jugez de ce que dut en être le spectacle, lorsqu'il frappa dans la sauvage horreur de sa réalité les yeux de cette tendre Mère !

Il est évident que l'état douloureux de son âme atteignit à ce moment un degré tel que les plus grands Saints n'auraient pu le supporter sans une grâce miraculeuse ; et cependant ce martyre inconcevable se trouvait encore aggravé par l'impuissance de soulager les douleurs de Jésus. Il est difficile pour une mère de se tenir en repos auprès du lit de mort de son enfant. Son chagrin ne lui permet pas de rester dans l'inaction. Les besoins du malade sont sa distraction. Il faut que l'oreiller soit rendu plus doux, que les gouttes de sueur soient essuyées de son front, que ses lèvres desséchées par la fièvre soient humectées, que ce rideau soit écarté, que les couvertures trop lourdes soient éloignées de cette poitrine oppressée. Lors même qu'il est évident que le contact le plus doux est une nouvelle souffrance pour le malade, la mère a peine à se retenir, et lorsque la crainte d'être cruelle arrête ses mains, sa douleur concentrée redouble la désolation de son âme. Pensez donc, ô mères qui m'écoutez, à ce que Marie dut souffrir pendant ces trois longues heures au pied de la croix ! Y eut-il jamais lit de mort plus incommode, plus dur que ce bois grossièrement taillé où le corps de Jésus était suspendu par les larges blessures de ses mains et de ses pieds ? Avez-vous un nom pour désigner cet ardent désir qu'avait Marie d'essuyer avec son voile les flots de sang qui coulaient dans les yeux de son Fils et le long de ses plaies, de partager sa chevelure en désordre, d'écarter doucement sa couronne d'épines, de reposer sa tête bénie sur ses bras, de soulever ses mains palpitantes, de soutenir quelques instants la plante de ses pieds meurtris ? Oh ! il y avait des services sans nombre pour lesquels cette chère victime de nos péchés avait besoin des tendres soins d'une mère ; il n'y avait pas un membre où sa douce main n'eût soulagé bien des douleurs. Et quand Jésus, épuisé par la perte de son sang, souffrit le tourment de la soif et que ce nouveau tourment lui fit pousser un cri de douleur, de quelle indicible émotion fut percé le cœur de Marie au son de cette voix ! Elle eût payé de sa vie la faveur de porter une coupe d'eau fraîche à ces lèvres brûlantes. Mais elle ne pouvait espérer l'obtenir. Il était inutile, elle le savait bien, de s'adresser aux cruels satellites dispersés sur la montagne et qui l'avaient déjà repoussée rudement, une fois qu'elle avait voulu approcher de Jésus.

Elle demeurait donc là, immobile comme une statue, adorant avec un complet abandon d'elle-même le décret du Très-Haut, imitant l'obéissance des Séraphins qui s'avançaient autour de Jésus, pleins de zèle, d'ardeur et de feu pour venger le Créateur outragé, condamné, foulé aux pieds de ses créatures, mais que le doux regard de Jésus refoulait en arrière.

Elle allait encore trouver dans la dure nécessité de survivre à son divin Fils, de nouveaux abîmes de souffrances. Bien souvent, la seule consolation de l'affligé serait de mourir avec celui qu'il a perdu. Afin de comprendre quelle douleur accablante la cessation de la vie en Jésus causa dans le cœur de sa tendre Mère, il faudrait connaître la perfection de l'amour qui avait pour ainsi dire identifié et fondu ces deux cœurs. Mais nous ne pouvons que pressentir les mystères d'une union si exquise et si délicate au moyen des conjectures et des comparaisons que l'on tire des annales de la douleur humaine. Qui n'a pas connu les exemples de cette unité de vie qu'une douce habitude a formée entre des mères et des

fils, surtout lorsque le fils était le seul enfant et que la mère était veuve ? Rien n'est plus touchant qu'un tel amour ; mais si nous y portons nos regards, nous tremblons en nous demandant comment l'inévitable séparation de la mort sera supportable. Quand la mort vient à séparer ces deux êtres qui vivaient l'un pour l'autre, qui se reposaient l'un sur l'autre, qui avaient tout mis en commun, les larmes et les sourires, les pertes et les compensations de la vie, on voit la personne qui reste seule s'amoindrir et se dessécher comme une fontaine dont la source est tarie ; c'est un être incomplet qui n'a plus la force de résister aux difficultés ordinaires de la vie. Quel charme en effet peut avoir pour elle une vie sans perspective, un avenir où l'on ne voit plus l'objet sur lequel on avait concentré toutes ses espérances ? Et cependant ce n'est qu'une ombre imparfaite de la misère inexprimable de la vie de Marie, après que Jésus eut remis son âme entre les mains de son Père.

L'accablement de la douleur vient, comme la fatigue corporelle, quand le mal est consommé, quand la lutte est achevée. Nous nous raidissons contre une calamité présente et notre cœur commence à souffrir plus sensiblement dans la tranquillité apparente qui suit le malheur. Ainsi, quand Joseph d'Arimathie détacha doucement les clous qui perçaient les mains et les pieds et que Marie, assise au pied de la croix, reçut dans ses bras étendus le corps de son Fils, sa douleur arriva aux limites de l'infini. Mais ce n'était pas le moment de s'abandonner à sa tendresse. Elle accomplit sa tâche comme un acte de religion. Il n'y avait pas une place sur le corps sacré de Jésus qui ne fût pour elle une source de nouvelles douleurs. Elle ferma avec un mélange de myrrhe et d'aloès chaque plaie, chaque marque de la flagellation, chaque piqûre des épines ; puis vint le moment de jeter un dernier regard sur le visage inanimé de son Fils. Pour les mères il y a toute une longue vie dans le dernier regard. Qui nous dira ce que fut celui de Marie ? Pouvez-vous imaginer une souffrance plus terrible que les angoisses de Marie, à la vue du corps inanimé du Dieu vivant ?

Il y en avait cependant une autre qui la dépassait : c'était de se séparer de ce corps et de s'en retourner seule dans le monde, dans une solitude telle qu'aucune créature vivante n'en a jamais connue de semblable.

Tout n'est pas encore fini après la mort. La maison sombre et silencieuse n'est pas absolument déserte. Ce corps glacé est encore une grande compagnie pour nous, ces yeux fermés ont un regard pour nous, cette bouche muette répond à notre amour, cette forme sans vie représente pour nous en réalité la personne que nous aimions. Mais le moment de la séparation suprême arrive : lorsque le prêtre achève les prières de l'Eglise, l'infortuné quitte la tombe qui vient de se refermer, regagne tristement sa demeure et franchit le seuil de son foyer solitaire. Ainsi, quand les ombres du soir descendirent sur la cité coupable et que la Mère des douleurs se mit en marche avec les saintes femmes vers le sépulcre taillé dans le roc, quand il fallut ensuite s'éloigner de son trésor, traverser en silence les rues de Jérusalem et rentrer dans un monde où il ne se trouvait pas une âme pour la comprendre, pas un lieu de repos pour son cœur brisé, ce fut pour elle un déchirement suprême.

II

Il me reste à vous présenter les admirables sentiments avec lesquels la Sainte Vierge endura son martyre, comme le modèle de la conduite que nous devons tenir au milieu des afflictions. Or, je remarque dans l'Evangile trois circonstances qui renferment de salutaires instructions pour tous les chrétiens : 1° Marie demeura sur le Calvaire jusqu'à la fin, malgré l'épuisement de ses forces ; 2° elle se tenait debout, et l'Evangile signale cette noble attitude comme un prodige de courage ; 3° enfin elle gardait le silence et l'union la plus intime avec Dieu jusque dans l'extrémité de la douleur.

La Mère de Dieu demeura sur le Calvaire dans un état de conformité parfaite à la volonté de son divin Fils, jusqu'à la fin du sacrifice ; jamais la pensée ne lui vint à l'esprit de rétracter l'acte d'abandon avec lequel elle s'était livrée à Dieu avec une générosité sans bornes. Or cette persévérance inébranlable au milieu des plus longues épreuves est peut-être ce qu'il y a de plus rare dans le monde et l'œuvre la plus élevée que l'homme puisse accomplir ici-bas. Ah ! qu'il est difficile de rester fidèle à Dieu et de ne pas se détourner de lui lorsqu'il frappe de ces coups irréparables dont la violence retentit au fond de l'âme jusqu'à la fin de la vie ! Combien on rencontre d'âmes, tristes exemples de l'inconstance et de la faiblesse humaines, qui consentiraient à subir une opération douloureuse, pourvu qu'elle soit de courte durée, mais qui perdent courage et se brisent contre l'écueil du désespoir lorsque Dieu permet que l'épreuve se prolonge !

La constance de Marie dans la douleur nous prêche avec une force irrésistible la nécessité de supporter sans fléchir les épreuves que nous avons mérité de souffrir. Car son martyre de compassion a duré toute sa vie, et il ne fut pas même adouci par ces intervalles de calme qui donnent quelque trêve aux maux qui nous accablent. La prévision certaine de l'avenir étendait une ombre inévitable et uniforme sur son chemin, et sa douleur augmentait sans cesse d'intensité à mesure que l'accomplissement des mystères approchait et que son amour devenait plus ardent pour son divin Fils. Et quand le spectacle présent de sa Passion l'accrut encore de tout ce que la sensation de la réalité ajoute à la prévision de nos peines, Marie demeura soumise jusqu'à la fin, accumulant par sa patience invincible une somme incalculable de mérites qui sont la mesure de son élévation dans le ciel.

Elle se tenait debout au pied de la croix, apportant le concours de ses douleurs maternelles au sacrifice de réparation et de salut que son divin Fils opérait sur le Calvaire : *Stabat juxta crucem*. Cette attitude sublime nous enseigne à garder le calme et la modération dans la douleur. La Sainte Vierge était si profondément unie à Dieu, les affections et les mouvements de son âme étaient si parfaitement subordonnés à l'empire de la grâce, qu'elle n'eut jamais un moment de faiblesse qui troublât sa paix intérieure. Rien n'est plus étonnant que cette tranquillité que la divine Mère sut conserver, au milieu des terribles combats que la douleur livrait à son âme. Parmi les hommes, on ne peut concevoir la vivacité du sentiment sans l'agitation et le trouble qui l'accompagnent, et l'on regarde le calme dans l'affliction comme la marque d'un cœur insensible. En Marie ce calme était l'effet d'une éminente sainteté; et les flots de la douleur qu'elle ressentait avec une violence incomparable, venaient se briser contre son cœur, comme les vagues furieuses se brisent contre le bloc de granit qu'elles ne peuvent ébranler.

Cette fermeté nous enseigne combien il est dangereux de s'abandonner sans réserve à la douleur. Il ne servirait de rien sans doute de nous faire violence pour retenir nos larmes : un tel effort serait inutile et sans profit pour nous. Dieu ne s'offense pas de voir pleurer des créatures qui trouvent sur leurs pas tant de sujets de larmes. Mais il ne veut pas qu'elles bouleversent nos relations avec lui ni qu'elles attaquent notre foi. Il ne faut pas entretenir par une tristesse qui consume toutes les forces de l'âme, la source de nos peines, mais continuer à remplir nos devoirs avec la même exactitude, n'opposant au malheur qui nous a frappés que la patience et l'humble soumission du chrétien, et faisant du sacrifice que la Providence nous impose un sacrifice volontaire, adouci par l'espérance de l'immortalité.

Enfin, la Mère de Jésus se taisait au plus fort de son martyre, quoique son intelligence mesurât mieux que personne toute l'étendue de son malheur. Son profond silence n'était pas seulement l'effet de l'immensité de sa douleur ; elle se taisait pour nous apprendre que le silence est le remède le plus convenable et le plus nécessaire dans la souffrance. Quand l'homme ouvre la bouche dans l'amertume de son âme, c'est trop souvent pour faire entendre des murmures contre Dieu ou pour chercher un soutien dans la sympathie de ses semblables. Mais quel homme oserait se plaindre de l'excès de ses douleurs, s'il les compare à celles de la Reine des martyrs ?

Il est vrai qu'il y a dans l'âme humaine une si profonde capacité pour la souffrance qu'on éprouve le vertige en pensant à ce que Dieu pourrait exiger de nous. Mais puisque Dieu proportionne les épreuves des saints au degré de leurs mérites et de leurs grâces, on demeure sous l'impression la plus accablante quand on pense à l'énorme fardeau de souffrances qu'il fallut pour atteindre le niveau de l'excellence et de la sainteté de Marie. Les saints Docteurs disent que son âme très pure eût été séparée de son corps sous la pression de son intolérable martyre, sans une intervention miraculeuse de Dieu. Et cependant elle se taisait ; son esprit, fixé dans une contemplation profonde, s'élevait jusqu'à Dieu, sans s'arrêter à la malice des hommes.

C'est ainsi que nous devons supporter nos épreuves, considérant tous les événements funestes comme des croix qui nous arrivent directement de Dieu, en nous élevant par la simplicité de la foi au-dessus de toutes les causes prochaines, qui servent, sans le savoir, à l'exécution de ses desseins.

* *

C'est loin du monde, et dans la solitude, que Dieu console l'âme et lui montre comment il fait tout concourir au bien de ceux qui l'aiment, afin qu'elle y puise le courage de parcourir la voie douloureuse par laquelle on arrive au séjour du bonheur, où le Seigneur a promis de récompenser par des consolations éternelles tous ceux qui pleurent. Si nous voulons mériter ce bonheur, adressons nos prières à la Mère des douleurs, afin d'obtenir par son intercession toute puissante la grâce d'imiter sa fermeté dans les épreuves. La Reine du ciel, qui fut établie par un décret divin mère et consolatrice des enfants de la terre, a été préparée par les amertumes de son âme à s'acquitter envers nous de cette mission de miséricorde. Et quoi de plus propre à nous inspirer la confiance, que ce droit de souveraineté qu'elle exerce en faveur de ceux qui l'invoquent et qui souffrent sur la terre ? C'est pourquoi nous la conjurerons aujourd'hui avec l'Église, de jeter un regard de miséricorde sur nous et de nous couvrir de sa protection dans tous nos périls et dans toutes nos épreuves, mais surtout de nous assister à l'heure de la mort. Ainsi soit-il.

CHEMIN DE CROIX

POUR APPRENDRE ET DEMANDER LA PATIENCE DANS TOUTES NOS CROIX

Tous nous avons une croix à porter : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. » C'est là une loi universelle, qui ne souffre aucune exception, dont nous avons tous la douloureuse expérience. La croix est plantée dans tous les cœurs, à tous les foyers, à toutes les époques.

Mais le Christ, notre Maître, nous a laissé l'exemple et les mérites de son portement de croix.

Nous le suivrons aujourd'hui sur la voie douloureuse et nous nous arrêterons aux quatorze étapes de son Chemin de croix pour apprendre de lui et lui demander la grande grâce de la patience dans toutes nos croix.

I^re^ STATION : *Jésus est condamné à mort*

Et pourtant il est innocent. Son juge le reconnaît : « Je ne découvre dans son cas aucun crime ; il n'a rien fait qui mérite la mort ; crucifiez-le, vous autres, si vous le voulez ; pour moi je ne puis me déshonorer par cette injustice. »

Non seulement il est innocent de tous ces forfaits dont on le charge, mais encore il n'a fait que du bien à cette foule qui crie : « Crucifiez-le ! » et qui lui préfère le criminel Barabbas. Il a eu pitié d'elle et l'a nourrie dans le désert ; il a guéri ses malades et ses infirmes : les aveugles, les sourds, les muets, les lépreux ; il a béni et caressé ses petits enfants, ce qui gagne toujours le cœur du peuple. D'un mot, comme le dit S. Pierre, « il a passé en faisant le bien. » (Act., x, 38).

Malgré son innocence, malgré ses bienfaits, il est condamné... et il se tait.

Au nombre des épreuves qui composent ou composeront notre croix, il faudra peut-être compter la condamnation des autres : leurs paroles malveillantes, leurs médisances, leurs calomnies ; peut-être ceux-là chercheront à nous nuire à qui nous n'aurons fait que du bien... Et nous serons tentés de leur tourner le dos, de les haïr, de nous venger.

Rappelons-nous le silence de Jésus devant Pilate et redisons-nous que, si nous sommes condamnés injustement par les hommes, c'est justement que Dieu nous condamne par leur bouche, puisque nous sommes pécheurs. « Bienheureux serez-vous lorsqu'on vous insultera, qu'on vous persécutera, qu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi ; réjouissez-vous, car votre récompense est grande dans les cieux. » (Math., v, 11).

II^e^ STATION : *Jésus est chargé de sa croix*

Et *sa* croix, elle n'est pas comme celle des autres condamnés, par exemple des deux criminels qui l'accompagnent, faite seulement de deux pièces de bois sur lesquelles il sera mis à mort. Sa croix à lui est faite de toutes les souffrances que devrait endurer l'humanité à cause de ses péchés dont il est la rançon.

Jésus est chargé de sa croix, disons-nous. L'Evangile s'exprime autrement : Jésus porte sa croix, *bajulans sibi crucem.* Cette croix si lourde, il la charge avec allégresse sur ses épaules. S. André courait au devant de sa croix qu'il embrassait en s'écriant : « O bonne croix ! » Les saints allaient à la souffrance comme à une fête, tel un Bienh. de Montfort qui s'écriait : « Point de croix, quelle croix ! » Avec plus de joie que ses disciples, Notre-Seigneur met la croix, si lourde qu'elle soit, sur son épaule, parce qu'il sait qu'elle va rendre gloire à son Père et sauver les âmes.

Et nous, comment portons-nous notre croix, c'est-à-dire nos épreuves, puisque depuis Notre-Seigneur la croix est synonyme de souffrances ? C'est de nous qu'il faut dire que nous en sommes chargés, car le plus souvent nous la traînons à contre-cœur. Nous nous plaignons à Dieu et aux autres qu'elle soit trop lourde, alors qu'elle est d'un bois léger et que nous pouvons la passer sur l'autre épaule, alors que tant de personnes à côté de nous sont couchées sur leur croix par la maladie ou les infirmités, alors que Jésus, notre Maître, porte une croix lourde de toutes les croix du monde.

Demandons donc résignation, patience.

III^e^ STATION : *Jésus tombe pour la première fois*

Sa croix est si lourde qu'il tombe sous le faix, presque au départ. Il gît à terre, sanglant, comme inerte. Et du bois de leur lance, les soldats le frappent et le secouent pour qu'il se relève.

Sa croix est lourde et il est épuisé.

Mais enfin est-ce qu'il n'est pas le Fils de Dieu ? Est-ce qu'il n'a pas la toute-puissance du Père à sa disposition ? Est-ce que celui qui porte le monde n'aurait pas pu éviter et cette humiliation, et ces nouveaux coups, et ces meurtrissures de ses membres, de ses genoux, de son corps, dans sa chute sur le sol dur et sous la croix pesante ?

Notre-Seigneur accepte cette chute humiliante pour sa toute-puissance, afin de nous donner une double leçon dans nos épreuves.

Leçon d'humilité d'abord : à savoir qu'il ne faut pas nous étonner de tomber quelquefois sous le fardeau de nos épreuves par des murmures, des colères, des révoltes même, car notre nature répugne à la souffrance et nous sommes faibles.

Leçon de courage ensuite : à savoir qu'il ne faut pas nous démoraliser, nous refuser à tout effort, sous prétexte que nous sommes faibles, mais nous relever à son exemple pour continuer de gravir le chemin qui doit nous conduire au ciel : *per crucem ad lucem.*

IV^e^ STATION : *Jésus rencontre sa très sainte Mère*

Marie, Mère de Jésus, a su ce qui se passait : son Jésus, son enfant, condamné, chargé de sa croix, allant à la mort. Elle est sa mère : alors elle ne peut tenir en place, elle ne fait qu'un bond... et la voici près de son enfant, d'autant plus malheureuse qu'elle sait bien qu'elle ne peut rien et qu'il faut que son Fils remplisse sa mission jusqu'au bout. Et quand leurs regards se sont croisés, chacun a èu mal de la souffrance de l'autre.

Ceux-là seulement peuvent se faire une petite idée de la souffrance de Marie et de Jésus, qui ont assisté, impuissants, à l'agonie d'un être aimé, qui ont vu souffrir la chair de leur chair : un père, une mère devant la couche funèbre de leur fils.

De toutes nos épreuves, les plus douloureuses sont sans doute celles qui nous viennent de la maladie, de la disparition, de la mort d'un être cher, qui était la joie, ou le soutien, ou l'espoir du foyer ; dont le deuil a fait un vide que plus rien ne remplit ; après quoi il semble que nous n'avons plus de raison de vivre.

Demandons au Jésus et à la Vierge de la IV^e^ Station de porter l'épreuve de nos maladies et le deuil de nos morts avec résignation aux dispositions toujours bonnes quand même de la divine Providence.

V^e^ STATION : *Simon le Cyrénéen aide Jésus à porter sa croix*

L'Evangile nous dit qu'ils « le forcèrent. » Sans doute il était las ; il revenait des champs après une journée de travail. Il aurait préféré prendre un peu

de repos dans sa maison, entouré de sa femme et de ses enfants, Rufus et Alexandre.

Hélas ! que ce Cyrénéen est bien l'image de la plupart d'entre nous !

Nous aussi nous sommes réquisitionnés pour aider Jésus à porter sa croix. « J'achève en moi ce qui manque à la Passion de Notre-Seigneur », disait S. Paul. Car le Christ ne veut pas et ne peut pas nous sauver sans nous. Porter la croix, c'est la condition inéluctable du salut.

Cette croix, notre croix, qui est comme une parcelle de la croix de Jésus, la parcelle qui nous est destinée à la mesure de nos forces par la Providence, nous la recevons le plus souvent de mauvais gré. Nous aimerions mieux nous aussi le repos, la tranquillité, la joie sans souci.

Pour la porter plus volontiers, redisons-nous que c'est un honneur que nous fait Notre-Seigneur de nous appeler sous la croix, à ses côtés, et qu'après tout, nous ne faisons que l'aider comme le Cyrénéen, et que c'est encore lui qui porte le poids le plus lourd.

VI^e^ Station : *Une sainte femme, nommée Véronique, essuie le visage de Jésus*

Voici enfin une tendre et une courageuse parmi tant de brutes et de lâches. Véronique s'émeut de la misère de ce pauvre visage qu'elle a connu si beau. Elle pense que l'essuyer seulement donnera à Notre-Seigneur la sensation d'un peu de bien-être, en même temps que son cœur sera réconforté par ce témoignage d'intérêt et de sympathie. Et la voici qui prend son voile pour assécher la sueur et le sang de Jésus.

Peut-être, sûrement même, cette sainte femme a aussi ses peines. Qui donc n'en a pas dans sa vie ? Mais elle les oublie pour ne penser qu'à celles de son Maître et pour les soulager.

Quel bel exemple de compassion, d'entr'aide, de charité mutuelle !

Ne soyons pas absorbés par la pensée de nos épreuves au point d'oublier ceux qui souffrent près de nous, autour de nous, plus que nous. Suivant nos moyens, par nos sympathiques condoléances, par notre intérêt, par nos secours, prenons part à leurs peines et procurons-leur un peu de joie. C'est toujours Notre-Seigneur qui souffre en eux : « Ce que vous aurez fait au moindre d'entre les miens, c'est à moi que vous l'aurez fait. » Et rien n'est bon pour souffrir soi-même avec un peu de patience, comme de connaître les souffrances des autres.

VII^e^ Station : *Jésus tombe pour la deuxième fois*

Malgré l'aide du Cyrénéen, malgré le soulagement et le réconfort que lui a donnés le geste de Véronique, une deuxième fois Notre-Seigneur tombe sur sa voie douloureuse. Il tombe au moment où il semblait à ses bourreaux qu'il dût désormais faire son chemin jusqu'au bout, sans incident.

La divine Providence, qui sait notre peu de force, nous ménage au cours de nos épreuves des adoucissements ou des réconforts qui nous remontent le cœur. Le danger est alors de perdre la mémoire du passé et la conscience de l'inévitable loi de la souffrance. Et quand l'épreuve charge à nouveau nos épaules, elle nous prend au dépourvu, elle nous retrouve faibles comme devant, elle vient à des oublieux qui n'ont rien appris.

Par cette deuxième chute, dont il a voulu accepter la plus cuisante humiliation, que Notre-Seigneur nous instruise et nous donne de n'user qu'avec mesure des consolations de ce monde, sans perdre le souvenir qu'il n'y a de repos et de bonheur définitifs qu'au ciel, afin que l'épreuve toujours possible trouve aussi toujours en nous une âme résignée et virile.

VIII^e^ Station : *Jésus console les femmes de Jérusalem*

D'autres Véroniques, de saintes femmes et de saintes jeunes filles de Jérusalem, sans doute celles qui l'avaient accompagné par les chemins de la Galilée et de la Judée, et qui savaient combien il était bon, ne peuvent s'empêcher de pleurer en voyant Notre-Seigneur souffrir ainsi atrocement. Elles s'apitoient sur lui. Leurs regards, chargés de tendresse douloureuse, lui disent leur compassion.

Touché au fond du cœur, Notre-Seigneur ne veut pas pourtant qu'elles s'attardent dans une pitié stérile : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. Car des jours vont venir où l'on dira : « Heureuses les stériles ! heureuses les entrailles qui n'ont point enfanté, et les mamelles qui n'ont point allaité ! » Alors on dira aux montagnes : « Tombez sur nous ! » et aux collines : « Recouvrez-nous ! » (Osée, x, 8). Car si l'on traite ainsi le bois vert, que sera-t-il réservé au bois mort ? »

Quelle grande leçon !

Si douloureuses que soient les souffrances de Jésus — et jamais martyre ne leur fut comparable sur terre — cela n'est rien à côté du péché, qui a été la cause de ses souffrances. Je me rappelle le mot de S. Benoît Labre, le grand pauvre volontaire chargé de sa besace, à deux messieurs qui le regardaient avec compassion et faisaient cette réflexion : « Le malheureux ! » — « Non, mes amis, il n'y a de malheureux que les pécheurs ! »

Quels que soient nos malheurs, apprenons ici qu'il n'y a vraiment, du point de vue de la foi, qu'un seul mal : le péché, le mal dont Notre-Seigneur nous a enseigné à demander d'être préservés : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. »

IX^e^ Station : *Jésus tombe pour la troisième fois*

Quand on fait le Chemin de la croix, à quelque point de vue qu'on envisage la Passion de Notre-Seigneur, il est impossible de n'être point frappé par le retour du même épisode : Jésus tombe sous le poids de sa croix ; Jésus tombe une deuxième fois, Jésus tombe une troisième fois.

Dans l'art de souffrir chrétiennement, nous pouvons y voir un enseignement de patience dans nos rechutes et de courage quand même malgré nos récidives.

C'est assurément une grande chose que la patience d'abord avec soi pour se supporter malgré ses misères toujours les mêmes en dépit de ses efforts et de ses renouveaux passagers. On constate en soi une telle versatilité qu'on est tenté inévitablement de découragement et que vient à l'esprit la question pessimiste : A quoi bon ?

A quoi bon ? Mais à l'accroissement de nos mérites, au développement de nos forces, à nos progrès réels, encore que cachés. Ce qui compte en effet aux yeux de Dieu et pour notre sanctification, ce n'est pas le succès, mais l'effort déployé pour nous relever toujours à la suite et à l'exemple du Maître tombé trois fois sur le chemin du Calvaire.

Xe STATION : *Jésus est dépouillé de ses vêtements*

Le trajet de six cents mètres qui sépare le prétoire du Golgotha est parcouru. Le cortège a atteint le sommet sur lequel Jésus doit mourir. Ce sont les dernières heures du condamné à mort.

Avant d'étendre Jésus sur la croix, on le dépouille de ses vêtements ; le droit romain les adjuge aux bourreaux comme paiement de leur besogne.

Quel supplice atroce cette formalité représenta pour Jésus, pour son corps et pour son âme !

Pour son corps, ce fut à la lettre un dépouillement : sa chair, collée à sa tunique, à l'emplacement des blessures, vola par lambeaux avec ses vêtements.

Pour son âme si sainte, quelle souffrance d'entendre les réflexions éhontées d'une populace grossière sur sa nudité !

Mérites du dépouillement de Jésus, obtenez aux chrétiens et aux chrétiennes de porter généreusement la croix de la pauvreté et de la modestie.

Comment ne pas supporter de n'avoir pas toujours tout à souhait et d'être obligé de travailler de ses mains, quand, ô Jésus, vous êtes nu comme un ver de terre ? Comment ne pas accepter les sacrifices de la modestie chrétienne et ne pas rejeter les modes éhontées du jour, quand vous avez tant souffert à cause de ces péchés ?

XIe STATION : *Jésus est attaché à la croix*

Jusqu'ici il l'a portée ; maintenant il y est attaché ; maintenant il la sent dans tous ses membres et non plus seulement sur ses épaules ; maintenant il est le Christ : Jésus et Jésus crucifié.

Nous aussi, jusqu'ici nous avons porté notre croix ; peut-être un jour y serons-nous attachés comme Jésus : la maladie, une lente maladiè nous clouera peut-être — c'est le mot que nous employons — sur un lit de douleurs pendant des semaines, des mois, des années.

Ce ne sera pas la croix rugueuse de Jésus sur laquelle reposeront notre corps, notre tête, nos mains, nos jambes, nos pieds, mais un lit aux draps blancs.

Et pourtant, nous aussi, comme nous la sentirons alors, la croix, dans tous nos membres !

A cette minute nous prendrons notre crucifix, nous nous chanterons intérieurement le cantique du grand missionnaire de la croix, le Bienh. de Montfort :

> Souffrez-vous quelque douleur cruelle ?
> Regardez, prenez le crucifix ;
> Vous verrez en ce miroir fidèle
> Que vos maux sont des maux bien petits.

Et déjà, acceptons la maladie ou les maladies qu'il plaira à Dieu de nous envoyer et prions pour que la croix donne résignation à nos malades.

XIIe STATION : *Jésus meurt sur la croix*

Trois croix se dressent maintenant sur le Golgotha : la croix de Jésus et, à droite et à gauche, la croix du bon et du mauvais larron. Les condamnés achèvent de purger leur peine. C'est la lente et terrible agonie avant la mort : l'agonie du juste, l'agonie du repenti, l'agonie de l'impie.

Regardez et choisissez ! Nous savons mieux que jamais, sur la fin de ce Chemin de croix, que la croix est inévitable, mais aussi qu'on peut la porter saintement comme Jésus avec la grâce de Dieu, ou bien la traîner en murmurant, comme nous faisons trop souvent, voire avec la révolte au cœur comme le criminel impénitent.

Regardez et choisissez ! C'est le moment de grouper par la pensée tous les sentiments que nous avons ravivés dans nos âmes en nous agenouillant devant les stations précédentes et d'arrêter notre choix :

> Choisis une des croix que tu vois au Calvaire ;
> Choisis bien sagement, car il est nécessaire
> De souffrir comme un saint ou comme un pénitent
> Ou comme un réprouvé qui n'est jamais content.

Regardez et choisissez...

Seigneur, c'est fait. Vous seul avez souffert comme un saint. Mais entre la souffrance du pénitent et la souffrance du réprouvé, c'est la croix du pénitent que je mets sur mes épaules pour la porter à votre suite et à votre exemple dans la soumission la plus parfaite à la volonté de Dieu afin d'expier mes péchés.

XIIIe STATION : *Jésus est descendu de la croix et remis à sa mère*

Jésus est détaché de la croix. Il n'en est détaché que parce qu'il est mort, parce qu'il a désormais achevé toute sa passion expiatrice et rédemptrice. Il peut reposer maintenant de nouveau, comme un petit enfant, dans les bras de sa mère.

Ce n'est que la mort qui nous détachera nous aussi de notre croix. Jusque là, ne nous étonnons pas que de nouvelles épreuves succèdent à de précédentes souffrances. La terre est une vallée de larmes.

Et encore !... Pour nous, pour nous, pauvres pécheurs, qui auront tant lésiné, avec nos impatiences et nos murmures, à régler nos comptes avec la justice divine, nous ne pouvons guère douter que nous n'ayons à expier encore par delà le tombeau dans les flammes du purgatoire.

Puisse notre dévotion à Marie nous mériter de rencontrer, à notre entrée dans l'éternité, sa miséricorde qui s'exerce en purgatoire comme sur la terre, plus encore peut-être en purgatoire que sur la terre, afin que soient adoucis et abrégés les jours de ces expiations posthumes.

Heureux ceux que la mort remet dans les bras de Marie !

XIVe STATION : *Jésus est mis dans le tombeau*

Oui, il est mis dans le tombeau... dans le tombeau où il semble aux impies et aux viveurs que tout aboutit et s'anéantit pour jamais. Vaines donc les épreuves et les résignations de ce monde ! *Visi sunt oculis insipientium mori.*

Il est mis dans le tombeau ; c'est vrai. Mais nous savons qu'il n'y restera pas : encore trois jours, et il se lèvera glorieux, impassible, immortel, rayonnant comme au Thabor, promis à une apothéose éternelle.

Résurrection du Christ, gage de notre résurrection !

La religion du Christ serait inhumaine si elle prêchait la souffrance pour la souffrance ! La patience dans toutes nos croix serait insensée si elle n'avait un jour sa récompense !

Pour nous encourager, — et nous en avons besoin à travers toutes les épreuves de cette vie, — faisons rayonner au-dessus de nos deuils l'image de notre Maître ressuscité et glorifié qui nous montre le Ciel et nous en ouvre la porte.

Le Ciel en est le prix !
Que ces mots sont sublimes !
Des plus belles maximes
Voilà tout le précis.

Le ciel ! Une éternité de bonheur, et d'un bonheur inimaginable : cela ne vaut-il pas quelques années de patience ?

* *

Un jour, on faisait à une future Carmélite la description de la vie dure et austère qui serait la sienne, une fois franchi le seuil du cloître. « Y a-t-il un crucifix dans la cellule ? demanda-t-elle. — Oui. — Alors ne me parlez plus de rien. Rien ne me sera difficile ! [1] »

M. f., quelque épreuve qui vous afflige aujourd'hui ou qui vous attende dans l'avenir, si vous portez gravée dans l'esprit et dans le cœur l'image du Jésus douloureux que nous avons longuement regardée pendant ce Chemin de la croix, vous pourrez dire avec cette âme généreuse : « Rien ne me sera difficile. » Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. JOSEPH

I

LE PATRON DES CHARPENTIERS

Mes frères,

Il y a environ quarante ans, le Souverain Pontife Léon XIII, examinant dans une encyclique les motifs pour lesquels son prédécesseur Pie IX avait déclaré S. Joseph Patron de l'Eglise universelle, proclamait les avantages qui en résulteraient pour le monde du travail. « Quant aux ouvriers, disait-il, ils ont comme un droit spécial à recourir à Joseph, et à se proposer son imitation. Joseph, en effet,... passe... sa vie à travailler et demande à son labeur d'artisan tout ce qui est nécessaire à l'entretien de sa famille [2]. »

S. Joseph fut ouvrier. Ce titre était même devenu comme son nom propre. D'après l'Evangile, ses concitoyens appellent Jésus aussi bien le Fils de l'Ouvrier que le Fils de Joseph : « *Filius fabri.* » (Math., XIII, 55).

Pourtant, il me semble qu'entre tous les corps de métier, il doit avoir un faible, si je puis ainsi m'exprimer, pour les ouvriers du bois. N'appartient-il pas, Messieurs, à votre corporation ? Il fut charpentier [1].

Cela explique la dévotion que votre antique corporation lui a vouée et qui vous pousse chaque année, selon une tradition à laquelle vous demeurez constamment fidèles, — et c'est votre honneur, à une époque où l'ouvrier semble devenir de plus en plus indifférent à la religion, — à venir en corps, sous la conduite de vos dignitaires, lui présenter vos chefs-d'œuvre dans cette église.

Et que venez-vous lui demander ?

Il me semble qu'elle répond bien aux aspirations de votre cœur, la lettre du glorieux Pape Léon XIII, quand elle promet comme fruits de la dévotion à S. Joseph le *secours de sa protection* et l'*encouragement de son exemple.*

Ce sont ces deux souvenirs que je voudrais que vous emportiez de votre pèlerinage de ce jour.

I. — *La protection de S. Joseph*

Certes, tous les Saints du ciel sont prêts à prendre en mains vos intérêts, dès là que vous vous adressez à eux ; ils sont pour nous des intercesseurs auprès de Dieu. Mais plus particulièrement vous est acquis l'appui de S. Joseph pour vos requêtes. Il sait, mieux que quiconque au ciel, les nécessités de votre métier ; il est plus à même de les comprendre ; il peut en plaider la cause avec la conviction et l'éloquence de celui qui y est passé.

Recommandez-lui donc avec confiance d'abord votre *santé.*

Dans l'estime des hommes, la santé est, de tous, le bien le plus précieux. Nous pouvons en juger à la place qu'elle tient dans nos préoccupations, dans nos conversations, dans nos souhaits. C'est ainsi, par exemple, qu'on se salue en demandant : « Comment allez-vous ? » Quand vient l'époque du premier jour de l'an, où l'on échange mutuellement ses vœux entre parents et entre amis, si l'on ne peut formuler ni détailler tous les souhaits qu'on a au cœur pour ceux qu'on aime, on n'omettra jamais pourtant de faire une place à part à la santé et l'on dira, suivant la formule traditionnelle : « Bonne année, *bonne santé* et le paradis à la fin de vos jours ! » C'est un signe de ce prix que nous attachons à la santé : « La santé, c'est tout, » disent les bonnes gens.

Mais pour le travailleur, est-ce qu'elle ne représente pas davantage encore ? Le plus souvent, il n'a qu'elle pour vivre. Elle est bien le plus clair de sa fortune, car il vit au jour le jour ou du moins sur une toute petite épargne ; et si la maladie venait à le réduire à l'inaction, ce serait chez lui la misère.

Je n'en doute pas : quand la maladie et la mort arrêtèrent l'ouvrier Joseph dans la maison de Nazareth, une des grandes tristesses de cet époux tout dévoué et de ce bon père de famille fut la pensée que désormais la Vierge devrait prolonger ses veilles et Jésus travailler plus dur pour subvenir aux charges de la Sainte Famille, lui disparu. Quand on a tremblé d'inquiétude, on est mieux préparé à con-

[1] R. Plus, S. J., *L'Idée réparatrice*, l. II, c. II.

[2] Encycl. *Quanquam pluries*, 15 avril 1889. (Edit. de la Bonne Presse, t. II, p. 257)

[1] La première confrérie placée sous le vocable de S. Joseph, parait avoir été celle de St-Joseph aux-prisons, dont parle Octave Pancirolo, fondée en 1539 pour tous les ouvriers romains qui travaillent le bois (*Petits Bollandistes*, t. III, p. 531). Aujourd'hui encore, dans nombre de villes, la corporation des charpentiers fête solennellement S. Joseph par une messe et des cortèges.

naître celle des autres. S. Joseph exaucera votre prière.

Mais de quoi servirait la santé au travailleur, si le *travail* lui manquait ? Son pain et celui de sa famille ne seraient pas plus assurés. Et n'est-ce pas le point noir d'aujourd'hui, dans la crise que traversent tous les métiers et tous les emplois, qui jette sur le pavé tant de chômeurs et dont les plus heureux souffrent eux-mêmes par la diminution des heures de travail et par conséquent du salaire ?

Pendant une des dernières épidémies de grippe, on racontait cette distraction d'une enfant dans sa prière du soir. C'était la fille d'un médecin. Son père et sa mère étaient grippés. Et l'enfant, à genoux, répétait après sa vieille bonne : « Mon Dieu, guérissez papa... » — « Et puis ? » provoquait la bonne. — « Guérissez maman, » ajoutait la petite. — « Et puis ? » — « Et puis, et puis, continuait l'enfant, guérissez, guérissez tout le monde, » car on lui avait dit qu'il y avait la grippe. Mais soudain, et cette fois sans que la bonne soufflât, elle se reprenait : « Non ! Non ! pas tout le monde; papa n'aurait plus de clients. »

Ce ne sera pas pour vous une distraction pendant vos prières de ce matin à S. Joseph, que de lui demander une clientèle, et vous n'aurez pas besoin pour cela de souhaiter malheur aux autres. Car l'ouvrage, c'est comme votre santé, c'est votre gagne-pain. Et il vous permet et vous invite à le solliciter, Celui qui nous a enseigné à dire : « Notre Père,... donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. »

Et Joseph, qui fut comme vous à la merci des commandes de ses clients, comprendra que vous lui exposiez cette inquiétude de l'heure actuelle. Il emploiera son crédit auprès de la Providence qui nourrit le passereau et revêt de splendeur les fleurs des champs, pour qu'elle ne permette pas que se prolonge une crise dont vos intérêts subissent le contrecoup. Avec la santé, il vous obtiendra le travail demandé.

Et un travail *rémunérateur,* qui assure votre bien-être et celui des vôtres.

Si S. Joseph a lui-même peiné à la tâche, n'est-ce pas parce que ce travail lui rapportait ce dont il avait besoin pour assurer l'existence de la Vierge et de l'Enfant, de Marie et de Jésus, que Dieu lui avait confiés ? C'était son rôle d'être dans la Sainte Famille le père nourricier, comme nous l'appelons. Et c'est dans le but de mettre un peu d'aisance dans ce modeste intérieur que chaque jour il allait à son chantier ou travaillait dans son atelier.

Et quand vous gémissez : « Cela ne paie pas, cela ne rend pas, cela ne nourrit pas ! » il sait, il entend, il comprend ce que cela veut dire. Le salaire doit être en proportion du travail et au niveau des besoins. Autrement, il ne serait plus le salaire que vous demandez, celui qui assure une existence honorable au travailleur et à sa famille.

Notre siècle a fait beaucoup pour améliorer la condition du travailleur, dans l'opinion du monde, dans la législation, dans les œuvres. Si, malgré un pareil effort, il reste encore beaucoup de misères et de souffrances, c'est en grande partie parce qu'on n'a pas tenu compte de l'intervention de la Providence et qu'on a cru pouvoir se passer d'elle. Pour vous, chrétiens, qui croyez à cette Providence, qui savez qu'elle tient en main et qu'elle manœuvre tous les fils de la bonne fortune ou du malheur, qui avez confiance dans son action en faveur de qui la prie, vous êtes venus ce matin lui recommander vos intérêts matériels par l'intermédiaire de S. Joseph, votre Patron.

Mais ces intérêts matériels : votre santé, votre travail, votre salaire, sont-ce les seules causes qui vous soient à cœur et dont S. Joseph puisse prendre la défense auprès de Dieu ? Non, certes, car un ouvrier chrétien doit avoir également le souci de ses intérêts éternels. Si j'ai donné surtout, comme objets à vos prières, vos besoins immédiats d'existence, c'est qu'il me semble qu'ils relèvent directement de la compétence et de l'intervention de S. Joseph, qui eut pour principal rôle de pourvoir à l'existence sur la terre de la Sainte Famille.

D'ailleurs, avec sa protection, vous recevrez de lui la leçon et l'encouragement de l'exemple.

II. — *La leçon de son exemple*

La vie de S. Joseph nous rappelle en effet la loi, la grandeur, la sanctification du travail, et particulièrement du travail corporel et manuel.

Car il y a une *loi* du travail, loi divine et par conséquent intangible. Ce travail variera de forme : pour les uns, ce sera le travail de l'esprit : la profession libérale du magistrat, de l'avocat, du médecin ; pour les autres, ce sera le travail surtout du corps : l'atelier, le magasin, ou chez soi les multiples occupations du ménage. La forme du travail varie, mais malheur à qui se soustrait au travail, car il se soustrait à la loi de Dieu.

Déjà, en nous créant, Dieu faisait du travail la condition de notre vie, puisque l'historien sacré dit qu'il plaça l'homme dans le paradis terrestre « pour le cultiver et le garder. » (Gen., II, 15).

Quand, à la suite du péché, le Seigneur ajouta : « La terre est maudite à cause de toi ; c'est par un travail pénible que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie ; elle te produira des ronces et des chardons... et c'est à la sueur de ton visage que tu mangeras ton pain » (Gen., III, 17-19), ce n'était pas un commandement nouveau. Cela signifiait que le travail entraînerait désormais l'effort et la souffrance, comme conséquence et châtiment du péché. Mais, encore une fois, la loi du travail était plus vieille que le péché ; elle est ancienne comme le monde.

Et pour bien marquer qu'elle ne comportait pas d'exception, Dieu n'a pas voulu y soustraire même ces trois exemplaires les plus parfaits de l'humanité : Jésus, Marie, Joseph, que leurs relations avec Dieu et leur sainteté semblaient pourtant désigner à ce privilège. Non, ils ont passé par la voie commune. Bien plus, c'est dans le travail humainement le plus humble, dans le travail manuel, que s'est déroulée la vie du patriarche Joseph.

Votre métier et tous les métiers en ont reçu un *caractère de grandeur* et de noblesse que l'antiquité n'avait jamais connu.

Qu'était, en effet, aux yeux des païens de l'antiquité, le travail manuel ? Une sorte de châtiment, une déchéance, une abjection. Comme, selon leurs croyances, les âmes qui successivement habitent le corps des vivants de la terre, existent bien antérieurement à ces corps, ils s'imaginaient que c'était par punition de son passé que telle âme habitait le corps

d'un ouvrier plutôt que celui d'un savant ; les travaux manuels étaient le partage des seuls esclaves. Cette mentalité et cette coutume étaient si profondément ancrées dans les mœurs qu'elles ont déteint même sur notre langage chrétien et que ces ouvrages s'appellent encore aujourd'hui les œuvres *serviles*, c'est-à-dire réservées à des gens de moindre condition.

Mais depuis que S. Joseph, le père adoptif d'un Dieu, a manié les outils du charpentier, depuis qu'un Dieu a fait à son école l'apprentissage du même métier, un peu de leur gloire a rayonné sur leur condition et l'a transfigurée. L'Eglise a fondé des Ordres religieux presque uniquement adonnés au travail manuel : les Chartreux, les Trappistes, les Frères coadjuteurs de toutes les congrégations, à côté des Ordres voués exclusivement à la prière comme les Carmélites, ou à l'étude comme les Bénédictins ; elle a placé sur les autels des rois et des reines couronnés : S. Louis et sainte Clotilde, des savants et des contemplatifs de génie : un S. Thomas d'Aquin et une sainte Thérèse d'Avila, des apôtres et des prêtres de feu, comme S. François Xavier et le Curé d'Ars. Mais elle a dressé son piédestal aussi à l'humble travailleur : à S. Fiacre le jardinier, à S. Isidore le laboureur, à S. Joseph le charpentier. Si elle a donné un protecteur céleste et un modèle aux étudiants et aux gens de plume en S. Thomas d'Aquin et S. François de Sales, elle ne vous a pas oubliés ; je dirais qu'elle vous a le mieux servis : elle vous a choisi le grand S. Joseph.

Mais si c'est une gloire pour votre corporation de compter S. Joseph parmi les vôtres, c'est aussi, ce me semble, un haut enseignement, celui d'avoir à vous *sanctifier par le travail* comme a fait S. Joseph.

Dans un chantier de charpentier-menuisier, toute une équipe d'ouvriers travaillait dans le ronflement des moteurs et dans la poussière flottante de la sciure de bois.

Un visiteur, venu sans doute se documenter auprès de ces hommes sur leur métier et sur leur état d'esprit, circulait dans les copeaux, causant avec les uns et avec les autres.

— Que faites-vous ? demanda-t-il à l'un d'eux.

— Je prépare une série de solives, répond l'homme, d'un air maussade et sur un ton assez sec.

— Et vous ? dit-il au voisin, qui comprend différemment sa question.

— Monsieur, je travaille à 4 f. 50 de l'heure, ici on n'est pas aux pièces.

Au cours de sa visite, l'étranger posa entre autres la même question à un troisième.

— Nous travaillons pour une église, dit celui-ci.

Voilà qui est caractéristique de la mentalité différente des travailleurs sur leur besogne.

Les uns n'y voient qu'une corvée ennuyeuse qui leur pèse ; d'autres le gagne-pain de chaque jour pour eux et leur famille ; mais il en est qui aiment leur métier, le beau travail bien fait, l'ouvrage d'ensemble auquel ils concourent. Leur travail leur est une joie. Ils en comprennent la grandeur ; ils en parlent amoureusement.

L'ouvrier chrétien voit dans son travail de chaque jour autre chose que la besogne matérielle qu'il accomplit et même que le salaire qu'il lui rapporte. Il le regarde comme la manifestation de la volonté de Dieu sur lui ; c'est sa destinée, sa vocation. Et dans cette pensée il l'accepte et il l'offre à Dieu, afin d'en retirer, en même temps que son moyen d'existence ici-bas, le moyen de son existence éternelle.

Ce qui compte en effet aux yeux de Dieu, ce n'est pas qu'on joue un rôle plus ou moins brillant dans la société, mais la façon dont on remplit la tâche à laquelle les circonstances de sa Providence nous ont appelés. Les arrivistes, les parvenus et les déclassés sont souvent de piètres chrétiens, tandis qu'un ouvrier comme S. Joseph atteint les sommets de la sainteté rien que par la seule sanctification de son travail quotidien. Car Joseph a plus glorifié Dieu, en maniant sa scie et son rabot, qu'il n'eût fait en étonnant le monde par des miracles, parce qu'il acceptait ce travail comme l'expression de la volonté de Dieu sur lui, il l'offrait à Dieu par la prière, il en portait les fatigues et les peines avec résignation et une joyeuse allégresse.

* *

Lors des missions paroissiales qui se donnent à travers les diocèses, dans le programme des grandes fêtes traditionnelles du soir, de la Vierge, de la Réparation, de la Rénovation des vœux du baptême, les missionnaires ont introduit depuis quelques années la fête du travail. On dresse dans l'église un reposoir monumental, assez original, où les outils et les instruments de tous les corps de métier entrent comme motifs de décoration. Il y a là l'enclume du forgeron, la bêche, le rateau, la pelle du jardinier, toute la trousse du menuisier, du maçon, du couvreur.

Généralement, c'est l'établi du charpentier qui fait le centre. Il est à la place d'honneur. C'est lui qui sert d'autel.

Permettez-moi d'y voir un symbole.

Chez vous, à l'atelier ou au chantier, chaque jour, comme à l'église ce jour-là, que l'établi du travail soit l'autel sur lequel vous offrez et consacrez à Dieu, par la prière et l'observation de toute sa loi, la peine que vous prenez, la fatigue que vous éprouvez, la sueur que vous répandez.

Et, n'en doutez pas, par le travail ainsi sanctifié, à l'exemple de S. Joseph, vous obtiendrez de votre glorieux Patron la protection que vous êtes venus solliciter de lui en ce jour, en lui apportant vos hommages de fête. Ainsi soit-il.

II

LES GRANDEURS DE S. JOSEPH

> ***Quis, putas, est fidelis servus et prudens quem constituit Dominus suus super familiam suam ?... Amen dico vobis, quoniam super omnia bona sua constituet eum.***
>
> **Quel est, pensez-vous, le serviteur fidèle et prudent que le Seigneur a préposé au gouvernement de toute sa famille ?... En vérité, je vous le dis, il l'établira sur tous ses biens.**
>
> **(Math., xxiv, 45 47).**

Mes frères,

Il n'est aucun Saint comparable à S. Joseph, ni à qui l'on puisse faire une application plus juste et plus convenable de ces paroles de l'Evangile. Car il est vraiment le serviteur à qui Dieu a conféré tous

les droits et les privilèges de chef de la Sainte Famille, voilà sa grandeur ; il s'est montré prudent et fidèle dans toutes les fonctions de son incomparable ministère, voilà son mérite ; enfin, il est entré en possession de tous les trésors du ciel, voilà sa récompense.

Trois motifs qui sont le fondement des honneurs singuliers que l'Eglise rend à S. Joseph aujourd'hui et la source de la confiance et de la dévotion des fidèles. Le Père éternel l'a choisi pour être le Père adoptif de son divin Fils ; il en aura l'autorité et la tendresse ; et Jésus qui veut être un modèle d'obéissance, lui rendra tous les devoirs de la soumission et de la piété filiale. Et Joseph n'a pas succombé sous le poids d'un si grand honneur, mais il s'est toujours acquitté dignement des fonctions d'une si glorieuse prérogative, il a gardé le dépôt divin avec une tendre sollicitude, il a nourri le Sauveur du monde, il a protégé son enfance. Enfin Jésus s'est montré jaloux de glorifier dans son serviteur un père tendrement aimé, comme Joseph s'était montré jaloux d'adorer et de servir un Dieu dans son Fils adoptif par les actes les plus fervents de religion et d'amour.

I

Lorsque le Fils de Dieu fait homme parcourait les villes et les campagnes de la Palestine, les foules qui le suivaient, admirant la sagesse de ses discours et les merveilles qu'il opérait dans toute la nature, se communiquaient leur étonnement et disaient : « N'est-ce pas le fils de l'ouvrier ? *Nonne hic est fabri filius ?* » (Math., XIII, 55). — « *Nonne hic est filius Joseph ?* » (Luc, IV, 22). Ainsi, bien que S. Joseph fût mort, son souvenir néanmoins restait encore vivant et il passait pour le père véritable de Jésus aux regards des hommes qui ne connaissaient rien des profonds mystères de sa génération divine. Nous ne comprendrons jamais à quel degré de dignité Joseph est élevé par ces courtes paroles de l'Evangile.

Quand un enfant naît sur les marches d'un trône, le monarque choisit les sujets les plus éminents de son royaume pour leur confier l'éducation de son fils. Or si les rois de la terre prennent tant de précautions pour entourer des meilleures garanties une existence sur laquelle reposent tant d'espoirs, jugez de ce que fera le Roi des rois pour l'heureux mortel qui sera le dépositaire des destinées de son Fils. De plus, si la confiance des rois les plus habiles peut s'adresser quelquefois à des indignes ou à des incapables, Dieu, qui sonde le fond des cœurs, ne saurait se tromper dans son choix, et s'il ne trouve pas le sujet assez digne, il peut ajouter ce qui lui manque pour être à la hauteur de son glorieux ministère.

Dieu proportionne toujours ses secours aux fonctions qu'il donne à remplir ; et si parfois l'homme n'atteint pas la mesure des vertus qui lui sont nécessaires pour répondre à la grandeur qu'il reçoit de sa mission divine, c'est que son cœur résiste aux opérations de la grâce qui lui vient d'en-haut et dont les célestes mouvements ne tendent qu'à transporter son âme tout entière dans les régions de sainteté où il habite déjà par la sublimité de sa vocation.

Quant à S. Joseph, si nous considérons avec quelle fidélité il a rempli les différentes fonctions de sa paternité divine, sa figure vénérable nous apparaîtra au-dessus de toutes les saintetés, dans la lumière très pure que la grandeur de ses vertus, jointe à l'excellence de sa dignité, jette sur toute l'Eglise.

Joseph sait qu'un père doit se dévouer jusqu'à l'épuisement, jusqu'au sacrifice, jusqu'à la mort, pour conserver la vie de son enfant, et il accepte d'avance les privations, les fatigues, les épreuves sans nombre qu'il lui faudra subir pour être à la hauteur de sa mission.

C'est le travail de Joseph qui fournira la nourriture dont Jésus a besoin pour alimenter le cours de sa vie et grossir dans ses veines les flots du sang divin qui coulera sur le Calvaire pour le salut du monde ; en sorte que les consolantes paroles que le souverain Juge adressera du haut de son trône aux justes rassemblés à sa droite : « J'ai eu faim et vous m'avez nourri » (Math., XXV, 35), auront pour Joseph une application littérale qui ne se vérifiera à l'égard d'aucun des élus.

Nourricier de Jésus, il en est aussi le protecteur et le guide. De quelque côté de l'horizon que l'orage se déchaîne, soit qu'il s'agisse de transporter l'Enfant en Egypte ou de le ramener dans sa patrie, c'est à lui que le ciel s'adresse. Toutes les fois qu'il est nécessaire de veiller sur les jours menacés de Jésus, Joseph, toujours attentif à déjouer les complots qui se trament contre les jours de son Fils adoptif, se lève pour opposer à la persécution le rempart d'une patience et d'un dévouement que rien ne peut décourager.

Comme la fleur que le soleil fait éclore et le fruit que ses rayons font mûrir sont la propriété du possesseur du sol qui les produit, ainsi Joseph devint maître de Jésus à cause du lien sacré qui l'unissait à sa mère. Aussi l'Evangile résume en ces simples paroles les trente années de la vie cachée du Sauveur : « Il était soumis à ses parents. *Et erat subditus illis* » (Luc, II, 51) ; soumis sans doute à Marie son auguste mère, mais surtout à Joseph qui, en qualité de chef de la Sainte Famille, avait droit à ce que l'Enfant et sa Mère s'inclinassent respectueusement devant son autorité. Ainsi tout était réglé suivant les ordres de Joseph, et quand Jésus voulut exercer au travail ses mains divines, le charpentier de Nazareth fut son guide et lui prêta le secours de ses conseils et de ses efforts.

Il faut convenir que les circonstances extérieures où s'est trouvé Joseph pendant les trente dernières années de sa vie furent singulièrement capables de favoriser son ascension vers les sommets les plus élevés de la sainteté. Car si nous avons naturellement une vive inclination à suivre les exemples que nous avons sous les yeux, en sorte qu'on peut généralement mesurer notre valeur morale à celle des personnes dont nous faisons notre société habituelle, comment Joseph aurait-il échappé à l'action permanente de ce Dieu d'amour et de sainteté infinie qui a si souvent reposé sur son cœur ? Et s'il y a dans la parole humaine une puissance d'entraînement et de séduction qui pénètre jusqu'au fond de l'âme, nous pouvons concevoir à quel point les entretiens intimes du Fils de Dieu au foyer de Nazareth étaient merveilleusement capables de conduire par un rapide progrès à la plus haute perfection ce Juste déjà si bien disposé par les immenses grâces

reçues. Et il n'est pas étonnant qu'un homme revêtu d'une pareille dignité, orné de si grandes vertus, enrichi de si nombreux mérites, soit arrivé à un degré de sainteté ici-bas et de gloire dans le ciel qui le place hors des catégories ordinaires.

II

Nous avons aussi à considérer l'élévation que lui assure son titre d'époux de la Mère de Dieu. Dieu avait décrété éternellement que le Messie naîtrait d'une vierge, et c'était une des croyances universelles du genre humain. Mais si Marie était devenue mère en dehors du mariage, les Juifs, incapables de comprendre le mystère de la conception miraculeuse du Fils de Dieu, auraient condamné la mère et méprisé le fils. Donc, afin que la vertu de Marie et la naissance de Jésus fussent exemptes de tache aux yeux des hommes, l'honneur de la mère et la dignité du fils exigeaient que la Vierge qui devait lui donner le jour eût un époux.

Toutefois il fallait à la Mère du Sauveur un époux qui consentît à s'unir à elle par les liens d'un mariage angélique et d'un amour sans souillure. Où Dieu trouvera-t-il un serviteur fidèle dont la vertu délicate, sublime, parfaite, inspire assez de confiance à la plus pure des vierges pour qu'elle consente à devenir sa compagne inséparable et à vivre sans inquiétude sous sa dépendance et dans la plus douce intimité avec lui ? Joseph sera cet époux surhumain, cet homme unique, doué d'une vertu jusqu'alors inconnue dans le monde, que le Tout-Puissant choisira pour cacher à la terre ses opérations mystérieuses et pour en faire le maître et le gardien de la plus parfaite créature qui soit jamais sortie de ses mains.

C'est donc à la résolution qu'il avait prise d'appartenir au Seigneur par la consécration d'une virginité inviolable, que Joseph dut l'insigne honneur d'être l'époux de Marie, puisque Dieu ne pouvait avoir qu'une Vierge pour mère. Ce ne sont pas les inclinations terrestres d'un amour vulgaire, mais les aspirations célestes de la vertu qui rapprochèrent ces deux âmes généreuses semblables à deux lis dont les tiges s'entrelacent pour se fortifier, sans rien perdre de leur parfum ni de leur éclat.

Et non seulement Joseph demeura constamment fidèle à la sainte promesse qu'il avait faite à Dieu, en respectant avec une délicatesse infinie la virginité de son épouse, mais il se conduisit avec une prudence et une charité sans pareilles quand le mystère vint troubler son âme. L'opération invisible du Saint-Esprit vient de former dans le sein virginal et du sang le plus pur de Marie le corps du Rédempteur. Marie est devenue mère sans cesser d'être vierge ; mais Joseph ignore comment s'est opérée l'Incarnation. De cruelles incertitudes s'emparent de son esprit lorsqu'il s'aperçoit que sa vertueuse compagne porte le signe de la fécondité. L'expérience qu'il a de la sainteté de Marie ne lui permet pas de s'arrêter aux idées néfastes que lui suggère le témoignage accusateur. Il préfère supposer un miracle de la grâce plutôt qu'une fragilité de la nature. Il n'ose demander à Marie l'explication d'un secret qu'il ne peut nier ni comprendre, car une seule parole l'aurait pénétrée de la plus vive douleur. Il ne consulte personne : ce serait faire douter de l'innocence de celle qu'il croit plus pure que les anges. Il ne laisse pas la décision à l'autorité des juges de la synagogue : ce serait exposer Marie à devenir victime d'une injuste condamnation. Enfin il ne s'abandonne pas avec précipitation aux soupçons injurieux, aux reproches, aux aveugles transports d'un amour qui se croit trahi. Il se souvient d'ailleurs que le Messie devait naître d'une Vierge et que le temps de sa venue était arrivé, et son excessive humilité lui faisant croire qu'il est indigne d'habiter près de celle qu'il regarde comme la mère de son Dieu, il prend la résolution de partir en secret. (Math., I, 19).

Tel est le motif évident de la démarche qu'il méditait, comme nous pouvons le conclure des paroles de l'ange qui vint arrêter ses pas, en ramenant la paix dans son âme : « Joseph, fils de David, ne craignez pas de prendre auprès de vous Marie, votre épouse, car c'est de l'Esprit-Saint qu'elle a conçu. » La foi de Joseph n'hésite nullement à croire à la voix du ciel et cette révélation produit dans son âme une consolante et inébranlable certitude. Il s'attachera plus que jamais à son épouse ; il la suivra partout et partagera avec un dévouement sans bornes toutes les épreuves qu'elle doit subir. Car l'époux doit être le soutien, le guide et le consolateur de la famille à laquelle il préside. Or, Joseph ne faillira pas à sa noble mission. Les occasions de souffrance ne lui manqueront pas dans cette longue carrière d'immolation. Faut-il que l'Enfant naisse à Bethléem ? Joseph emmène son épouse et vient frapper aux portes de la ville. Faut-il un abri pour sa naissance ? C'est Joseph qui choisit une étable. Faut-il se transporter sur la terre étrangère pour sauver Jésus de la persécution ? C'est Joseph qui se dirige vers l'Egypte avec l'Enfant et sa Mère. Faut-il revenir à Nazareth ? C'est lui qui donne le signal du retour. Faut-il verser des larmes sur la perte de Jésus dans le Temple ? Joseph est à côté de Marie, plongé dans une inconsolable douleur.

Il faut conclure de tout ce que nous avons dit de la sublimité des fonctions que Joseph eut à remplir auprès du Verbe Incarné, de l'intimité profonde qui l'unissait à la divine Mère et de son incomparable fidélité, que dans l'ordre des grandeurs divines il laisse loin derrière lui tout ce que le ciel et la terre peuvent contenir de plus puissant et de plus élevé après Jésus et Marie. Car si c'est une loi générale établie par le Créateur que l'union du mariage suppose la ressemblance entre ceux qui le contractent, il faut admettre que Joseph surpassait en mérites tous les autres saints, puisqu'il fut choisi entre tous les élus pour être l'époux de celle qui n'avait au-dessus d'elle que la sainteté de Dieu. Et si les grandeurs humaines ont le privilège d'élever à leur niveau tout ce qui les approche, si dans le mariage tout devient commun entre les époux : les dignités, la fortune, les qualités de l'esprit et du cœur, qui pourrait dire à quel degré d'élévation Joseph est parvenu le jour où le Tout-Puissant l'unit à la plus excellente créature de l'univers par des liens indissolubles ? Ne vous semble-t-il pas que la couronne de Marie, que les anges saluaient déjà comme la Reine du ciel, dut s'étendre sur sa tête pour ne former qu'une auréole de lumière autour de ces deux êtres bénis dont les existences et les cœurs allaient se confondre pour l'éternité ?

III

Nous pouvons en conclure que S. Joseph est élevé dans l'Eglise triomphante au-dessus des trônes de tous les autres Saints, puisque c'est un principe incontestable que la gloire dont les élus jouissent dans le ciel est en rapport avec les mérites qu'ils ont acquis sur la terre. Et son élévation extraordinaire nous donne la mesure de son puissant crédit auprès de Dieu, comme l'expansion toujours croissante de son culte au sein de l'Eglise militante nous dit assez avec quelle bonté paternelle il use de son pouvoir en faveur de ceux qui l'invoquent. Car le culte des Saints est principalement inspiré par la confiance en leur pouvoir et par le sentiment que les peuples ont acquis de l'efficacité de leur protection.

L'empressement des fidèles pour le service de S. Joseph n'a pas cessé de grandir. Le 8 décembre 1870, le chef suprême de l'Eglise, Pie IX, répondant aux vœux de tous les peuples chrétiens, l'a proclamé solennellement Patron principal de l'Eglise militante, afin que celui que la Providence avait chargé de subvenir aux nécessités temporelles de la divine maison de Nazareth fût encore l'intendant chargé de pourvoir au triomphe de l'Eglise.

Comme autrefois le Pharaon, ayant reconnu dans le premier Joseph l'interprète de l'avenir, le fit sortir de sa prison pour l'établir gouverneur de son royaume et dispensateur de tous ses biens, ainsi le chef suprême de l'Eglise éleva le nouveau Joseph au-dessus des humbles autels où l'avait honoré déjà la piété des siècles précédents et le fit monter jusqu'au pied du trône du Fils de Dieu et de sa divine Mère, au delà de toutes les sphères célestes où se trouvent rangés, selon l'ordre de leur puissance et de leurs mérites, tous les saints Protecteurs de l'Eglise.

Le culte de S. Joseph est ainsi parvenu par cette double consécration de l'amour des fidèles et de l'autorité des premiers Pasteurs de l'Eglise au plus haut degré de son expansion. L'enfant apprend sur les genoux de sa mère à ne pas séparer ce nom chéri des noms sacrés de Jésus et de Marie ; le malade à l'agonie évoque le consolant souvenir de ce Juste qui mourut entre les bras de Jésus et de Marie ; l'adolescent et la vierge timide l'implorent contre les dangers dont leur âge est semé ; les pères et mères supplient le chef de la Sainte Famille de veiller sur tous les intérêts du foyer domestique ; l'ouvrier lui demande de bénir son travail. Enfin, tout ce qui souffre et tout ce qui espère, dans cette vallée de larmes, élève de touchantes supplications vers celui qui peut nous aider dans toutes nos nécessités, plus efficacement que tous les autres Saints.

Il ne faut pas douter que le céleste Patron de l'Eglise universelle, honoré et invoqué de toutes parts avec un surcroît de confiance et de vénération, ne procure aux hommes en péril les secours après lesquels ils soupirent. Puissions-nous en faire la douce expérience. Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

LA CONFESSION

Confitemini ergo alterutrum peccata vestra.
Confessez donc vos péchés.
(Jac., v, 16).

Mes frères,

Quand un homme s'est converti, quand il a résolu d'être à Dieu pleinement et pour toujours, la première chose qu'il a à faire, c'est de purifier sa conscience ; c'est de vomir, suivant l'énergique expression de Bossuet, ce poison du péché, germe de mort, qu'il porte dans son sein, ou, pour parler sans image, c'est de se confesser.

Je sens très bien, Messieurs, en prononçant ce mot, à quel point il est grave et ce qu'il va soulever d'orages dans les invisibles profondeurs de certaines âmes, car je sais à quel point la confession est impopulaire à notre époque, et ce qu'il faut de courage à un homme d'aujourd'hui pour l'accepter pratiquement. Mais la confession est une des bases fondamentales de la religion ; de ma part ce serait forfaire à mon devoir de prêtre que de taire la vérité. Dussiez-vous faire comme ces hommes qui, entendant un jour un missionnaire parler comme je parle, prirent leur chapeau et quittèrent l'église, que je n'en traiterais pas moins ce sujet capital devant les rares auditeurs qui pourraient me rester...

Simplement, loyalement, sans ambages ni réticences, m. f., je vous entretiendrai donc ce soir de cet épouvantail devant lequel tant de braves gens reculent.

La confession est une *loi divine* contre laquelle aucune objection ne peut prévaloir ; — la confession est une *institution féconde* et l'un des plus grands bienfaits de la religion chrétienne ; — la confession est un *devoir pratique* auquel le chrétien doit se soumettre en certaines circonstances déterminées.

Telles sont les vérités que je veux établir. Quand j'aurai démontré ces trois points, je ne me flatte pas de vous avoir décidé tous à franchir le seuil du confessionnal, mais, Dieu me prêtant son aide, je suis sûr que j'aurai écarté bien des objections et que ceux d'entre vous qui n'auront pas le courage de faire leur devoir jusqu'au bout, entendront gronder, dans leur âme, tout à la fois les protestations de leur raison et le désaveu de leur conscience.

I

Lisez l'Evangile, vous y trouverez cette parole étonnante : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » Qui dit cela ? C'est Jésus-Christ. A qui dit-il cela ? Aux chefs de l'Eglise qu'il vient de fonder. Déjà il les avait investis de merveilleux pouvoirs : le pouvoir de la prédication : un homme a la mission de se lever au milieu des hommes et de leur parler au nom de Dieu ; le pouvoir de la consécration : un homme, d'un mot, peut ouvrir le ciel et faire descendre sur l'autel, devenu un nouveau Calvaire, le Fils même de Dieu ; le pouvoir du baptême : un homme, avec un peu d'eau, peut régénérer une âme, et d'un enfant de Satan faire un enfant de Dieu. Désormais cet homme aura une prérogative plus sublime encore, s'il est possi-

ble : le pouvoir qui est réservé à Dieu seul, le pouvoir du pardon ! Un homme pourra lever la main sur le front d'un autre homme et il pourra lui dire : « Va, je te délie de tes péchés, et la sentence que je prononce sur toi est ratifiée là-haut ! Lève-toi : ton âme est blanche ; tu étais souillé de crimes, et te voilà pur comme les anges ! »

Voilà ce qui est contenu dans cette grande parole que la miséricorde a marquée de son sceau. Mais il y a autre chose encore. Remarquez que l'apôtre et le prêtre, successeur de l'apôtre dans les siècles, d'après le texte sacré, peuvent remettre ou retenir les péchés. Quand est-ce qu'ils les remettront ? Quand est-ce qu'ils les retiendront ? N'auraient-ils, dans la mission la plus haute qui leur soit dévolue, que le caprice pour règle ? Ce serait insensé, et le Maître des maîtres n'a pu concevoir une idée pareille. S'ils ont une règle, il faut que ce soit une règle de justice ; il faut, s'ils absolvent, qu'ils aient une raison d'absoudre ; et s'ils laissent le pécheur dans ses chaînes, il faut qu'ils aient une raison de le laisser dans ses chaînes. Il faut donc qu'ils soient juges. Ces fautes, ces péchés, qu'ils peuvent remettre ou retenir, selon l'expression évangélique, il faut qu'ils les connaissent ; pour qu'ils les connaissent, il faut qu'on les leur révèle, — et voilà, Messieurs, la confession instituée.

Vous pouvez raisonner comme vous voudrez, le texte est formel, les déductions sont rigoureuses, et vous êtes pris comme dans un engrenage, dans cette logique d'une presque enfantine simplicité, mais aussi d'une force invincible. Vous êtes chrétiens ou vous ne l'êtes pas. Si vous ne l'êtes pas, je n'ai rien à faire avec vous, du moins pour l'heure ; mais si vous l'êtes, il faut en passer par là, et vous êtes obligés de proclamer avec moi que la confession est une institution divine dont l'auteur véritable est Jésus-Christ lui-même, le Dieu que vous adorez.

Aucune des objections banales que les ignorants et les sots s'en vont répétant, ne vaut contre cet argument : c'est un diamant, on ne peut ni l'éteindre ni le briser.

On fait appel au préjugé, on dit : « La confession est une invention des prêtres. » — C'est une erreur, m. f. La vérité, vous venez de le voir, c'est que c'est une divine invention du Prêtre des prêtres, du Fils de Dieu lui-même.

On fait appel à l'histoire ; on dit : « La confession a été inventée au XIIe siècle, au concile de Latran. » — C'est une erreur, m. f. La vérité, c'est que le concile de Latran a réglementé l'usage de la confession, mais qu'il l'a trouvée en pleine vigueur. La vérité, c'est qu'on trouve la confession dans les écrits des premiers Pères de l'Eglise ; la vérité, c'est qu'on trouve des confessionnaux dans les Catacombes ; la vérité, c'est que, pour trouver le berceau de la confession, il faut remonter jusqu'au berceau du christianisme, jusqu'à Jésus-Christ lui-même.

On fait appel à l'orgueil, on dit : « C'est une insupportable humiliation que d'aller s'agenouiller devant un homme qui, après tout, n'est pas d'une autre nature que les autres hommes. » — Une humiliation, oui, c'en est une et je vous dirai tout à l'heure combien féconde ; mais en attendant, si votre orgueil gémit, je n'y puis rien, et c'est sans doute qu'il est bon que nous soyons brisés ainsi, puisque malgré cela la confession a été ordonnée par le Fils de Dieu lui-même !

On fait appel à l'humaine prudence, on dit : « La religion m'ordonne d'aller confier au prêtre ce que je ne confie ni à mes amis, ni même à la compagne de mes jours, que dis-je ? ce que je n'ose même pas m'avouer à moi-même. Qui me répond que le prêtre gardera fidèlement ces terribles secrets ? » — Vains prétextes, m. f. Depuis que Jésus-Christ a institué la confession, nous avons été tentés de toutes les façons ; de toutes les façons on a voulu forcer nos lèvres à s'ouvrir. Les habiles ont essayé de surprendre notre simplicité et notre bonne foi ; nos lèvres sont demeurées fermées. Les juges nous ont traînés devant les tribunaux et nous ont ordonné de parler, en invoquant le respect obligatoire des lois : nos lèvres sont demeurées fermées. Des rois ont chargé nos mains et nos pieds de lourdes chaînes et nous ont jetés dans des cachots ; nous sommes entrés, enchaînés, dans la nuit des cachots, nous y avons souffert, mais nos lèvres sont demeurées fermées. Furieux alors, outrés de cet invincible silence, ces tyrans nous ont enveloppés dans des sacs et jetés dans les fleuves ; ils ont tiré le glaive du fourreau et ils l'ont abattu sur notre front ; nous avons subi la torture, nous sommes descendus dans le lit humide des fleuves pour y dormir notre dernier sommeil, notre tête sacerdotale a roulé sur le sol sanglant : nos lèvres sont demeurées fermées, et quand la mort est venue, elle y a mis son sceau éternel !

Vers la fin de l'année 1894, un prêtre catholique, M. Luts, fut condamné par le tribunal de Baltimore (Etats-Unis) à dix ans de travaux forcés sous l'inculpation d'avoir abusé de son ministère pour voler à un banquier gravement malade une importante somme d'argent. Les journaux antireligieux firent grand tapage autour de cette affaire. A l'audience, M. Luts déclara haut et ferme qu'il était innocent du méfait dont on l'accusait ; pour le surplus, il refusa d'expliquer comment et pourquoi l'argent qui avait disparu de chez le banquier se trouvait en sa possession.

Depuis, les journaux américains nous ont appris qu'après avoir repris l'instruction de cette affaire sensationnelle, le tribunal vient d'acquitter le digne prêtre qui avait déjà passé plusieurs années en prison. Le président, au milieu des applaudissements de l'auditoire, a déclaré qu'il regrettait profondément cette erreur judiciaire. Voici ce qui avait amené la révision de ce procès. Dans les papiers du financier, on a découvert une note expliquant clairement que le défunt avait chargé M. Luts, qui l'assistait à ses derniers moments, de restituer à une personne désignée et à laquelle le banquier avait causé un préjudice grave, la somme d'argent qu'on avait trouvée en possession du prêtre. Mais cette restitution tombait sous le secret, et, dans ces conditions, le ministre du Seigneur ne voulut rien révéler. Il avait compris son devoir.

Et au cours de l'histoire, Messieurs, combien d'exemples pareils ! Vous pouvez donc vous confier au prêtre, car tout aveu qui est tombé dans son cœur y reste enseveli comme s'il était tombé dans le cœur du Fils de Dieu lui-même !

On fait appel au soupçon, on dit : « La curiosité du prêtre se repaît délicieusement de tous ces mystères qu'on lui dévoile. » — C'est encore une erreur, Messieurs ; ces mystères sont depuis longtemps connus du prêtre, car, croyez-le, il connaît le fond de la vie aussi bien que vous, sinon mieux, et il n'y en a pas un parmi nous qui ne préfère

une existence libre ou studieuse à l'enchaînement du confessionnal, et s'il le supporte, c'est par amour des âmes et par fidélité au Fils de Dieu lui-même !

Mais je vais plus loin : à supposer que ces dernières objections soient aussi fondées qu'elles sont gratuites et fausses, il n'en faudrait pas moins s'incliner; car encore une fois, la confession est une institution divine ; malgré tout il faut l'accepter comme telle ; la parole qui l'a fondée est formelle et elle est de celles dont le Christ a dit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. » On peut se plaindre, on peut se révolter : plaintes et révoltes ne peuvent rien contre ce qui vient de Dieu. Chrétiens, il faut se confesser !

II

Je voudrais vous montrer maintenant que la confession qui, dans son institution, est divine, l'est aussi dans ses effets et qu'elle est aussi l'un des plus grands bienfaits de la religion. Rien de plus facile, du reste : nous n'avons pour cela qu'à examiner son influence tant au point de vue individuel qu'au point de vue social.

Au point de vue individuel, il est évident que la confession est une nécessité assez dure, quelque chose comme ces remèdes amers ou ces opérations cruelles que la médecine et la chirurgie imposent aux malades qui veulent guérir. J'en convenais devant vous il n'y a qu'un instant. Mais, Messieurs, quel soulagement, quelle force et quelle santé dans les âmes qui ont consenti à s'y soumettre !

Interrogez ceux qui se confessent, j'entends ceux qui se confessent comme il faut, avec la sincérité et le repentir obligatoires ; ils vous proclameront tous les bienfaits de la confession.

Le premier sentiment qu'ils éprouvent, c'est un délicieux sentiment de soulagement. Nous avons beau, m. f., quand nous sommes coupables devant Dieu, essayer de nous justifier à nos propres yeux, chercher l'oubli dans les affaires, dans les plaisirs, dans les distractions de toutes sortes, nous étourdir dans les agitations de la vie mondaine, nous dire bien haut à nous-mêmes que nous sommes tranquilles et que nous n'avons aucun reproche à nous faire ; les fautes que nous avons commises n'en demeurent pas moins dans notre âme comme des taches indélébiles et sur notre conscience comme un poids intolérable. Il y a des moments où nous sommes saisis par une mélancolie étrange, où nous devenons la proie d'une tristesse involontaire, où le remords que nous repoussons de toutes nos forces nous envahit malgré nous, où, pendant que le rouge nous monte à la face, une voix crie dans nos entrailles avec des gémissements pleins de l'angoisse du péché et du désir du pardon! Tout à coup l'inévitable question de l'éternité s'est dressée devant nous ; nous entendons les pas étouffés de la mort qui s'avance, et il nous semble qu'elle est proche. Ah ! c'est le châtiment qui vient avec elle, et nos yeux épouvantés voient déjà s'ouvrir l'abîme des éternelles douleurs.

Ces souillures intimes, ces remords secrets, ces mortelles épouvantes, qui donc vous en délivrera ? Cette paix et cette innocence perdues, qui donc vous les rendra ? Ce pardon, sans lequel votre vie n'est plus qu'amertume et tourment, qui donc vous le donnera ? Seul, m. f., le prêtre de Jésus-Christ, levant la main sur votre front coupable au nom de Jésus-Christ ! Confessez-vous, et vous éprouverez ce mystérieux soulagement. Eussiez-vous commis des crimes, que vous seriez délivrés, car il n'y a pas de chutes si profondes que la confession ne nous en relève, pas de forfaits si monstrueux que la confession ne nous en lave !

La confession nous donne le sentiment, la sensation même du pardon immédiat, radical et absolu. Tant que notre réconciliation avec Dieu n'est pas faite, nous sommes comme un homme qui sait qu'il a un ennemi et qui se sent gêné, inquiet et malheureux. Si cela vous est arrivé, d'avoir un ennemi, vous savez ce qu'on éprouve, vous connaissez ce malaise profond où gît l'âme. Mais si vous vous êtes réconciliés, et si votre inimitié n'a été qu'une brouille passagère, vous savez aussi ce qu'on éprouve quand on se rapproche et quand la rupture redevient l'union. Avant, c'était un tourment cruel ; après, quand elle a eu sonné, l'heure bénie où vous vous êtes tendu loyalement la main et où vous vous êtes dit : « Tout est fini ; oublions le passé ! » le calme est revenu, et avec le calme, la sécurité, et ce fut une joie si profonde et si douce qu'il vous a paru que vous étiez né à une autre vie. Jugez du bonheur que ce doit être, quand la réconciliation, au lieu de s'opérer entre un homme et un autre homme, se fait entre un fils et son père, entre un pécheur et Dieu ! Vous n'avez qu'à interroger les convertis ; ils vous diront tous que c'est un bonheur indicible, et qu'en vérité on touche le ciel.

Le second sentiment que ceux qui se confessent éprouvent, est un sentiment de la santé reconquise et de la force.

Tant que le péché demeure dans notre âme, nous sommes comme empoisonnés par son mortel venin. Semblable à l'homme qui a été mordu par une vipère, nous sommes malades et faibles, incapables des actes de vigueur qui sont la vertu, et exposés, à cause de notre faiblesse même, au malheur de toutes les rechutes. Je défie bien celui qui ne se confesse pas de résister aux tentations et de se tenir debout dans les sentiers du bien. Il ne le peut pas. La tyrannie de la nature et de l'habitude conjurées l'entraîne au mal malgré lui, et ayant commis le péché, il le commettra encore ; il s'y enfoncera, il y croupira, hélas ! peut-être sans espérance ! Donnez-moi, au contraire, un chrétien qui se confesse : cette âme malade, la confession la guérira ; cette âme faible, la confession la fortifiera.

Comme on comprend le cri de Madame de Staël : « Oh ! que ne donnerais-je pas, disait cette illustre protestante, pour m'agenouiller dans un tribunal catholique ! »

Voilà le bienfait de la confession au point de vue individuel ; elle rend à l'âme la paix et la force.

Au point de vue social, ses effets sont, s'il est possible, plus admirables encore.

La première cellule de la société, c'est la famille. Or, remarquez-le, les familles divisées, les foyers de désordre, de déshonneur et souvent, par contre-coup, de souffrances morales atroces et de crimes, sont et ne peuvent être que des familles irréligieuses, donc des familles où on ne connaît ni ne pratique la confession. Est-ce que les mauvais pères se confessent ? Est-ce que les mauvaises mères se confessent ? Est-ce que les mauvais fils se confessent ? Est-ce que les adultères se confessent ? Non, jamais. Supposez que les membres d'un foyer donné se confessent tous, avec les sentiments requis : tout ce qui fait le malheur des familles irréligieuses disparaîtra par